

Frictions morales et subversions textuelles dans *La Peste* d'Albert Camus (Jean Denis NASSALANG)

FASTEF / Université Cheikh Anta Diop de Dakar (Sénégal)
nassalang@yahoo.fr

Résumé

La Peste est une œuvre qui souligne dans un style apparemment simple, les multiples élucubrations et frictions qui torturent la conscience de l'auteur. Les meurtrissures inhérentes à la crise algérienne et aux conflits mondiaux peuplent les réflexions de Camus. Ainsi, à travers des procédés tels que le behaviorisme et l'allégorie, l'écrivain analyse dans cette œuvre les tourments moraux qui hantent la conscience populaire et déstabilisent les relations interpersonnelles et intercommunautaires.

Mots clés : Angoisse - Colonisation - Crise - Friction - Guerre - Mal -
Personnage – Société

Abstract

The migratory question is not only a currently thematic, but many more a poetic that generates its own writing modalities having the particularity to contribute to define a new literary category. As well as the Silence of the choir from Mohamed Sarr, a novelistic work inspired of the drama of the migrants drama in sicilia and build around of the individual dooms, all representatives of the perilous which the candidates expose themselves to the immigration and exile. Indeed, this work is wefted to exilic movement and new imaginaries that make echo to the pathetic trajectory that takes often well, the migrant dream.

Key words: migratory, poetic, immigration, exile, imaginary.

Keywords: Anxiety - Colonization - Crisis - Friction - War - Evil - Character -
Society

Introduction

Tirailé entre deux mondes et deux cultures, aux réalités parfois antagonistes, Albert Camus propose au public des textes littéraires qui donnent un aperçu assez significatif de ces oppositions qui le torturent. Ses œuvres portent la marque de toutes ces distorsions de l'histoire qui ont émaillé son époque, mais surtout sa conscience en tant qu'intellectuel. De la sorte, certains de ses textes comme *La Peste* dépassent parfois le cadre romanesque pour donner une image assez parlante des crises qui dénaturent la figure du monde. Le lecteur de

cette œuvre décrypte toute une série de malaises contemporains que Camus ne cesse de dénoncer. Il est certain que la manifestation de cette difficulté à communiquer dans les civilisations modernes est directement reliée à l'ambiguïté des mots, mais surtout à la floraison d'idéologies qui heurtent la dignité de l'autre. Face à la révolte des us et des mœurs qui se généralise au détriment de la dignité humaine, Camus propose une écriture qui interpelle le lecteur à plusieurs égards. Il ne se contente pas d'écrire des œuvres à thèse, mais il propose des réflexions subversives sur la condition humaine et sur le genre littéraire. En produisant ce texte, « Ce n'était pas au rat qu'il pensait. Ce sang rejeté le ramenait à sa préoccupation. » (*P.*, 15-16)¹. Voilà la raison principale de cette étude que nous voulons consacrer à *La Peste*. Quels symboles se dégagent à travers ces images de la peste ? Quelles techniques déploient le romancier pour induire son lecteur à une prise de conscience de ces faits historiques, politiques et économiques hors fiction qu'il critique ?

Il est clair que l'univers fictif de *La Peste* expose les multiples formes de souffrances et d'angoisses qui auréolent sa pensée et qui constituent des affres au développement harmonieux de l'homme. Dans cet article, nous voulons donc analyser en premier lieu ces multiples formes d'absurdités qui pestifèrent le vécu de l'auteur, la condition humaine, et qui le conduisent à une redéfinition de techniques littéraires que nous examinerons en dernière partie.

1/ La peste : un cas de conscience

A travers cette allégorie de la maladie, Camus expose plusieurs épitextes qui s'enchevêtrent dans le seul dessein de proposer au lecteur des motifs de méditation. Les textes de Camus et particulièrement *La Peste* révèlent à travers leur apparente simplicité une conscience populaire heurtée par plusieurs formes de privations et d'insatisfactions. Le corps et l'esprit souffrants se donnent comme mobiles de contestation des multiples formes de cruautés et d'angoisses qui empêchent l'homme de vivre libre et heureux. A cet effet, les personnages mis en scène sont des images des hommes du XX^{ème} siècle qui ne trouvent pas de solutions idoines à l'absurdité de la condition humaine. Les réponses qu'ils apportent aux divers maux auxquels ils font face témoignent davantage des limites de l'intelligence humaine. L'homme est quasi impuissant devant ces malaises dont il a pourtant participé à la naissance. Les comportements avec tous leurs avatars ont installé un climat si confus, si

¹ Les références à notre corpus, *La Peste*, Paris, Gallimard, 1947, (Collection Folio), seront désormais notées de la sorte. Le chiffre renvoie à la page.

Frictions morales et subversions textuelles dans *La Peste* d'Albert Camus (Jean Denis NASSALANG)

étrange et si bizarre que de simples théories ne sauraient abroger. Il faut donc emprunter à tous les canevas, toutes les formes d'art et de genres pour s'attaquer à ce fléau, pour « décrire la situation générale, à titre d'exemple, les violences de nos concitoyens vivants, les enterrements des défunts et la souffrance des amants séparés. » (*P.*, 155)

Les prises de position d'Albert Camus par rapport à son pays natal ont alimenté un ensemble de réflexions dans les milieux lettrés. Les idées de Camus ont fait l'objet de plusieurs analyses parfois controversées. A titre illustratif, la thèse de Amadou Falilou Ndiaye intitulée *Camus l'Africain*² relève, aux yeux de certains lecteurs européens, d'une certaine audace intellectuelle en cette fin du XX^{ème} siècle encore marquée par des approches parfois racistes. Sans chercher à trancher ce débat qui fait de Camus un auteur éminemment contemporain, il est intéressant de noter que sa position face à une Algérie colonisée et surexploitée sur tous les plans a donné matière à réflexion et lui a même valu des critiques. Pied-noir de nature, Camus, tout en ne reniant pas ses racines françaises a développé des thèmes pro algériens³. Même si la nuance que nous constatons dans ses écrits tient du drame intime qui secoue sa personnalité, Camus a parfois cherché à faire comprendre à son lecteur les responsabilités européennes face à la pauvreté du peuple autochtone. Celui-ci, à l'image des autres colonies africaines, est écroulé, maltraité et exploité⁴ à des fins de développement de la métropole obnubilé tous « les autres jours de gagner beaucoup d'argent » (*P.*, 12). Ce peuple a vu sa dignité avilie et son espoir éventré à cause des dogmes matérialistes qui peuplent les consciences françaises et les poussent à exploiter les autres hommes. Il faut attendre les années qui ont précédé la guerre, surtout avec *L'Etranger*, pour voir Camus prendre clairement position par rapport à cette réification de l'indigène. Ses écrits prennent les formes d'un essai pour exprimer les meurtrissures subies par le peuple arabe. Cette première forme de peste qui détruit la beauté des cadres et la personnalité de l'indigène apparaît clairement dans cette œuvre. Partagé entre une terre algérienne qui l'a vu naître et grandir et une métropole, terre de ses ancêtres, Camus propose un idéal d'une Algérie franco-arabe que nous lisons dans la morale de « L'Hôte » et de « Le Renégat ». L'ambigüité qui déchire la

² Thèse de 3^{ème} cycle, 1985, Paris : Université de Paris IV, Sorbonne, UER de langue française, centre de recherche de littérature générale et comparée.

³ Nous avons en exemple *Noces* qui évoque avec beaucoup de nostalgie et d'émotion la beauté du paysage algérien. Cette Algérie aux cadres paradisiaques de sa jeunesse malheureusement perdue à jamais.

⁴ Aimé Césaire dans cette veine fait comprendre au lecteur que les relations entre le colonisé et le colonisateur n'ont jamais été humaines. Elles sont basées sur la contrainte, le péril et la monstruosité. Ainsi note-t-il « entre colonisateur et colonisé, il n'y a de place que pour la corvée, l'intimidation, la pression, la police, l'impôt, le vol, le viol, les cultures obligatoires, le mépris, la méfiance, la morgue, la muflerie, la suffisance des élites décérébrées. », *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine, 1955, p. 19.

conscience des personnages – que nous pourrions assimiler à la peste - réside dans le fait que le titre de ces nouvelles évoque l'inconfortable position du locuteur. A travers *L'Exil et le royaume* d'où sont extraites ces deux nouvelles, Camus manifeste un malaise, une révolte et un malentendu qui l'habitent. Son exil psychologique et physique le sépare de sa patrie française qui lui tient à cœur tout en dévoilant une partie des relations tissées avec cette Algérie natale. Là résident toutes les meurtrissures que les crises liées aux guerres viennent approfondir. Ces guerres récurrentes créent des images redoutables dans la conscience de cet auteur déjà marqué au fer rouge par l'exclusion sociale et religieuse dont font objet les colonisateurs. Camus se considère, à l'image des autres membres de la communauté blanche, en même temps hôte en Algérie qu'un amphitryon. Cette ambiguïté de la position de l'auteur qui constamment fait écho dans la vie de ses personnages, sonne comme une peste qui déchire la conscience de l'auteur. Il s'agit d'un drame, d'une tragédie qui déstructure le fonctionnement moral de la vie de Camus. P. Cryle (1973, p. 124) évoquera cette image en ces termes : « Mais ce n'est pas seulement l'histoire d'une communication difficile ou même impossible, c'est la tragédie d'une communication manquée ».

Le danger et la perspicacité de la peste sont des astuces assez éloquents dans ce roman. Autrement dit, si cette maladie n'était pas un sujet capital, Camus aurait consacré juste quelques chapitres ou paragraphes à cette question qui serait vite éradiquée. Mais la peste permet, à notre avis, au romancier de signifier tout le malaise qui habite le cœur humain et qui malheureusement ne s'améliore pas avec les générations. L'homme semble avoir fourni davantage d'efforts dans le progrès économique que sur la formation morale. Le visage du monde exprime les profondes mutations économiques et scientifiques qui se sont opérées au cours des siècles ; mais les horreurs liées aux crises de toutes sortes prouvent le retard ou le recul des valeurs sociales et/ou éthiques. Le cœur de l'homme moderne est malade et sa conscience porte des blessures qui justifient certaines réflexions déconcertantes. Ce drame intérieur apparaît dans les attitudes des personnages :

Ils s'intéressent surtout au commerce et ils s'occupent d'abord, selon leur expression, de faire des affaires. Naturellement, ils ont du goût pour les joies simples, ils aiment les femmes, le cinéma et les bains de mer. Mais très raisonnablement, ils réservent ces plaisirs pour le samedi soir et le dimanche, essayant les autres jours de gagner beaucoup d'argent. (P, 12)

Cette peinture des mœurs des habitants de la ville d'Oran dévoile toute leur légèreté psychologique par rapport aux valeurs morales. Affectés dans leur for intérieur par un mal qu'ils ne sauraient éradiquer, ces personnages ont préféré détourner leur attention des questions humanistes pour adopter et développer les cultes de l'hédonisme et du matérialisme. A ce sujet, cette allégorie de la peste cache une exégèse du mal-être social qui situe Camus

Frictions morales et subversions textuelles dans *La Peste* d'Albert Camus (Jean Denis NASSALANG)

dans la veine des écrivains engagés dans les préoccupations de son temps. Comme l'affirme P. de Boisdeffre, (1953, p. 342), « Oui la peste n'est qu'une allégorie, mais c'est l'allégorie même de notre temps, et nos contemporains s'y sont aussitôt reconnus ». Cette crise des valeurs conduit à une détérioration des relations humaines. Les rapports avec l'autre sont altérés ; ce qui conduit à la chosification de l'homme désormais considéré comme un moyen d'échange. Dans cette nouvelle configuration sociale où les lois du marché dictent leurs contingences, « l'humanisme classique se trouve rejeté. Il ne s'agissait plus de savoir : "Qu'est-ce que l'homme ?" Mais "Que peut l'homme ?"»⁵

Bien que pétri de valeurs humanistes qui le poussent à défendre la vie et l'intégrité humaine, le docteur Rieux révèle, par intermittences dans ses propos, une certaine dualité dans ses sentiments. Autrement dit, dans ses interactions avec l'altérité, son comportement révèle des impulsions alternativement éthiques et colonialistes. Cette oscillation comportementale conduit Camus à ne pas l'inscrire comme unique centre d'intérêt humain ; mais donne aux patients arabes une valeur plus que symbolique. L'Arabe dans *La Peste* n'est pas une simple ombre sans visage. Et même si la narration lui attribue ce rôle sous-jacent qu'ont tous les indigènes⁶ dans ces fictions évoquant le système colonial, il permet quand même au lecteur de saisir tout le rejet de la figure de l'homme de couleur qui motive les actions européennes. L'indigène permet au lecteur de mesurer l'égoïsme de la communauté blanche qui se révèle à travers le métier de médecin qu'elle exerce et les réflexions philosophiques qu'elle développe pour justifier "sa supériorité". Il faut dire que dans cette fiction, « l'activité de langage repose sur une construction socio-historique du sens, qui découle des rapports pratiques des hommes entre eux et avec le monde.»⁷

Une exégèse de la pensée camusienne donne à la maladie de la peste une dimension bifide quant aux difficultés éprouvées dans les relations entre ces deux peuples. En fait, les dogmes du matérialisme qui animent les desseins des Européens ont, entre autres causes, à la base du malentendu qui sévit entre ces deux communautés qui pouvaient vivre fraternellement. Le roman signifie ces discordes à travers toute une série d'opportunités de compréhension frustrées entre les personnages. Ceux-ci signalent ces heurts entre ces deux

⁵ Pierre de Boisdeffre, *Métamorphose de la littérature de Proust à Sartre*, op. cit. p. 14.

⁶ Amadou Falilou Ndiaye note à propos de cet effacement de l'indigène que « cette réification de l'autre a achevé de dissimuler, de gommer l'adversaire arabe. », in « La représentation de l'arabe dans *L'Étranger* d'Albert Camus », *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines*, n° 18, Dakar, NEA, 1988, pp. 97-106, p. 105.

⁷ Alain Rabatel, *Homo narrans. Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit*, tome II, Limoges, Editions Lambert-Lucas, 2008, p. 346.

racés, entre l'envahisseur épris de gains et le colonisé épris de dignité et de liberté. Camus condamne à l'échec cette possibilité de communion en vertu de l'antagonisme des termes de référence. Le drame n'est pas seulement culturel et/ou religieux, il porte sur des considérations propres aux personnes et aux communautés. Michel Décaudin, (1964, p. 234) dans le bilan du XX^{ème} siècle affirme ceci :

La révolte individuelle s'épanouit en une révolte au nom de ce que les hommes ont en commun, de leur complicité de la justice. Aussi être un homme consistera à refuser d'être du côté des bourreaux – fût-ce au nom de la justice – pour s'efforcer tout en sachant qu'il y aura toujours des fléaux, d'être le médecin de misères humaines c'est la grande leçon de *La Peste* (1947).

Ce que Camus semble aussi fustiger, c'est le regard égoïste et parfois raciste de la communauté universelle vis-à-vis de la peau noire. Tant que les maux de la peste ne touchent que les Arabes ou d'autres indigènes, ils ne peuvent attirer l'attention de la communauté mondiale. C'est juste une question de "sous-hommes" que la conscience européenne trouve normal d'exploiter. « Nos concitoyens étaient à cet égard comme tout le monde, ils pensaient à eux-mêmes, autrement dit, ils étaient humanistes : ils ne croyaient pas aux fléaux » (P, 41). Mais dès lors que le mal prend des ampleurs nationalistes et surtout d'une race arienne et du nazisme qui cherchent à étendre leur hégémonie sur les autres peuples blancs, le fléau prend des proportions inquiétantes. La peste n'est plus une évocation d'un malaise indigène lié à l'invasion coloniale ou à la vie d'un Camus auteur pris entre deux civilisations aux mœurs discordantes, mais elle intéresse toute la communauté universelle et prend la forme d'une invasion allemande qui défigure tout le monde : « *La peste* dont j'ai voulu qu'elle se lise sur plusieurs portées, a cependant comme contenu évident la résistance européenne contre le nazisme. La preuve en est que cet ennemi qui n'est pas nommé, tout le monde l'a reconnu, et dans tous les pays d'Europe.»⁸

Cette phrase contient tout le poids évocateur et/ou significatif de *La Peste*. Ce roman peut, de la sorte, être appréhendé comme un essai ou une chronique symbolique. La figure du médecin incarnée par Rieux, donne entre autre à ce récit une dimension exorciste. C'est-à-dire que le romancier assume cette fonction de curateur des manières parfois indécentes de penser et d'agir. L'échancrure liée au mal de vivre a atteint des proportions indéfinissables. L'œuvre donne, de ce fait, à lire des efforts consentis par un ensemble de communautés pour résister à l'invasion nazie.

⁸ Roland Barthes, « Lettre d'Albert Camus à Roland Barthes sur *La Peste* » in *Œuvres complètes*, tome I, Paris, Seuil 1942- 1965, p. 457-458.

Frictions morales et subversions textuelles dans *La Peste* d'Albert Camus (Jean Denis NASSALANG)

Pour signifier la profondeur du mal, Camus propose à travers Rieux un ensemble de théories qui révèlent son éraflure mentale. Sa prétendue victoire sur la peste, comme maladie qui ravage les rats, crée en lui une dérégulation mentale qui le confond dans un ordre et une civilisation en plein déclin. Il parvient à éradiquer ce fléau qui tue les bestioles, mais échoue dans son désir d'imposer sa conception de la vie. Nous sommes dans une société moderne fortement influencée par des dogmes individualistes et matérialistes :

Dans les couloirs de la maison, Rieux regarda machinalement les coins et demanda à Grand si les rats avaient totalement disparu de son quartier. L'employé n'en savait rien. On lui avait parlé de cette histoire, mais il ne prêtait pas beaucoup attention au bruit du quartier. J'ai d'autres soucis dit-il. (*P.* 25).

Ce personnage antinomique de la pensée camusienne décline les idées forces des hommes de son temps. L'urgence est ailleurs en ce sens que la mort des rats est un microphénomène qui ne peut en aucune manière menacer le cours de la vie humaine. L'indifférence poussée à l'extrême conduit le genre humain à une dureté de cœur qui le prive de compassion. Cette sclérose mentale, - signalée par le style indirect libre - tant qu'elle ne prend pas le visage d'une affreuse souffrance qui touche directement l'être du locuteur, ne peut faire objet d'appréhension. Cet égoïsme débordant explique ces réactions du narrateur faisant comprendre que « visiblement, Grand était à mille lieux de la peste » (*P.*, 81).

Camus, en toile de fond de son récit, s'attaque à cette désarticulation des valeurs humanitaires. Les réflexions consenties au service du progrès, de l'humanisme et de la formation de l'honnête homme sont abrogés au profit d'une cité dans laquelle les humains sont mus par des intérêts personnels. Nous vivons dans une ère marquée par la réorientation des termes de référence et par l'individualisme. Donc, les préoccupations du Docteur Rieux ne sauraient être celles de Grand ; car pour ce dernier, les valeurs économiques priment sur ces questions éthiques. Cette légèreté d'esprit, aux yeux de Rieux, est un témoignage d'une civilisation déconstruite par des pulsions égoïstes, mercantiles et hédonistes : « Nos concitoyens, ils s'en rendaient compte désormais, n'avaient jamais pensé que notre petite ville pu être un lieu particulièrement désigné pour que les rats y meurent au soleil et que les concierges y périssent de maladies bizarres » (*P.*, 28).

Il faut attendre que l'épidémie dépasse le cadre animal pour toucher à la vie humaine pour qu'elle retienne l'attention de tout le monde. La mort du concierge de Rieux résonne à cet effet comme une alarme qui secoue la torpeur humaine. Cette longue léthargie de la conscience humaine que dénonce Rieux revêt la figure d'une somnolence du peuple français, européen de manière générale. Pour Camus, l'Europe a laissé couvrir et se développer

plusieurs idéologies totalitaires dont le nazisme. Mais puisque ces pensées iconoclastes ne faisaient que des victimes hors de la France, elles ne constituaient pas encore une menace réelle à étouffer. Autrement dit, tant qu'il était question d'antisémitisme et de calculs mesquins pour éradiquer une communauté ou pour extorquer les biens d'une colonie, l'intérêt d'un bon nombre de citoyens était ailleurs. Certains intellectuels – qu'ils soient historiens, philosophes ou romanciers – n'en ont pas fait leur combat. Il faut dire que l'exploitation occidentale, comme les théories asservissantes contenues dans l'idéologie colonialiste et hitlérienne n'ont pas fait l'objet de fait littéraire dès leurs premières occurrences. En écho à cette élite intellectuelle évitant ces questions angoissantes qui situent le romancier dans une posture parfois inconfortable, pour perpétuer une tradition littéraire qui développe des thèmes bourgeois, Camus crée le personnage du Docteur Richard. « Richard déclara qu'à son avis, il ne fallait pas céder à l'affolement : il s'agissait d'une fièvre à complications inguinales, c'était tout ce qu'on pouvait dire, les hypothèses, en science comme dans la vie, étant toujours dangereuses » (P., 51).

Le docteur Richard joue un rôle non moins important que son collègue Rieux en ce sens qu'il permet au lecteur de comprendre l'état d'esprit et les avis de certains peuples pas directement touchés par l'usure coloniale et la souffrance juive. Camus expose, à travers les prises de position de ces deux médecins, toute la fracture des fibres sensibles qui auraient poussé les humains à combattre comme un seul homme les dangers potentiels ; donnant ainsi à voir une situation sociale où chacun est obnubilé par ses intérêts. Le scandale, tant qu'il ne touchait que le peuple juif, apparaît comme étranger aux autres communautés. Cette vision du monde creuse des fossés infranchissables entre frères humains qui déchirent la conscience de l'auteur, établit des barrières entre les communautés et crée une « dispersion de l'être dans l'univers, qui apparaît alors à Camus l'état d'innocence, il la constate alors et l'approuve dans l'éthique du peuple algérien, livré au plaisir des sens et indifférent à l'esprit »⁹.

Banalisée par une bonne partie de la communauté humaine, cette peste prendra des proportions inquiétantes au point de devenir une métaphore de l'Europe envahie pas les soldats nazis.

2/ Evanescence des formes du roman classique

Obnubilé par le souci d'exprimer les malaises qui gangrènent la conscience populaire, l'œuvre de Camus emprunte plusieurs genres et/ou formes d'écriture. C'est ainsi que dans son

⁹ Pierre Henri Simon, *L'Homme en procès*, Paris, Payot, 1973, p. 95.

Frictions morales et subversions textuelles dans *La Peste* d'Albert Camus (Jean Denis NASSALANG)

œuvre, l'on retrouve des essais, des nouvelles, des romans et principalement des pièces de théâtre. Mais il faut retenir que tous ces genres qui parfois se chevauchent participent à son projet littéraire d'expression des heurts et tensions qui annihilent la dignité humaine. Ainsi, le lecteur se sent contrarié dans son horizon d'attente¹⁰ dès les premières pages de l'œuvre. En précisant sur la première de couverture de *La Peste* qu'il s'agit d'un récit, le lecteur s'attend à une histoire imaginaire. Mais les premières occurrences de *l'incipit* nous parlent d'une chronique :

Les curieux événements qui font le sujet de cette chronique se sont produits en 194., à Oran. De l'avis général, ils n'y étaient pas à leur place, sortant un peu de l'ordinaire. A première vue, Oran est, en effet, une ville ordinaire et rien de plus qu'une préfecture française de la côte algérienne. (P. 11)

Le lecteur habitué aux textes classiques trouve dans cet *incipit* un mode d'ouverture assez similaire à celui des auteurs tels qu'Honoré de Balzac. Autrement dit, le narrateur semble introduire ses propos par une localisation spatiale et même temporelle des événements qu'il va narrer. Les cadres référentiels semblent campés et le décor assez bien délimité pour accueillir les mouvements des personnages comme dans un roman réaliste. Toutefois, la deuxième phrase apparaît comme une contestation de l'ordre annoncé par la première. Les précisions temporelles et spatiales cèdent, bousculant les attentes du lecteur. Ce discrédit situe d'emblée la narration dans une oscillation créatrice de sens et une tension qui annoncent les séries d'oppositions que nous rencontrerons entre les personnages. Il faut le signaler, *La Peste* est un texte évoquant les multiples drames intimes, sociaux, politiques, linguistiques¹¹ et même économiques qui gangrènent la société contemporaine. La présence coloniale en Algérie commence à susciter, en ces années 40, de nombreuses interrogations et des prises de position qui divisent la classe intellectuelle. A travers ces fluctuations psychologiques et génériques, Camus expose les meurtrissures liées aux multiples incompréhensions et heurts qui déstabilisent la face du monde. Peu importe le temps et l'espace, l'homme moderne s'est forgé un cœur de pierre et une mentalité égocentrique qui le poussent à détourner ses yeux des

¹⁰ Albert Camus oblige son lecteur à repenser les normes de lecture du texte. Sa critique des faits qu'il évoque est généralement implicite. C'est-à-dire que pour saisir la morale de *La Peste* il faut, non seulement interroger l'histoire universelle, mais il faut aussi intégrer les subversions intervenues dans l'art du roman. Hans Robert Jauss notera dans *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978, p. 50 que « pour rénover l'histoire littéraire, il est nécessaire d'éliminer les préjugés de l'objectivisme historique et de fonder la traditionnelle esthétique de la production et de la représentation sur une esthétique de l'effet produit et de la représentation ».

¹¹ Jean Paul Sartre, dans « Aller et retour », in *Situation I*, Paris Gallimard, 1947, p. 236 nous fait saisir les douloureuses conditions dans lesquelles travaille l'écrivain moderne : « C'est le langage aux mots malades où paix signifie agression, où liberté veut dire agression et socialisme régime d'inégalité sociale. »¹¹

misères de son frère. Ce qui compte c'est le culte de l'intérêt, même s'il faut opprimer son semblable.

Oscillant ainsi entre chronique des faits actuels et fiction romanesque, le texte de *La Peste* propose une réflexion sur la condition humaine et sur la question de la représentation du réel¹². Les thèmes liés à la violence, à la solitude et à l'absurde s'arrogent la primeur de constituer les fondements de l'œuvre. Il s'agit de méditer sur l'homme, son langage et sur sa condition d'aliéné mental. A ce propos analysons la scène suivante :

Le matin du 16 Avril, le docteur Bernard Rieux sortit de son cabinet et buta sur un rat mort, au milieu du palier. Sur le moment, il écarta la bête, sans y prendre garde et descendit l'escalier. Mais, arrivé dans la rue, la pensée lui vient que ce rat n'était pas à sa place et il retourna sur ses pas pour avertir le concierge. Devant la réaction du vieux, M. Michel, il sentit mieux ce que sa découverte avait d'insolite. La présence de ce rat mort lui avait paru seulement bizarre tandis que, pour le concierge elle constituait un scandale. La position de ce dernier était d'ailleurs catégorique : il n'y avait pas de rats dans la maison. (P. 15)

L'analyste de cet épisode remarque l'ingéniosité du behaviorisme camusien qui impose un style d'écriture donnant à lire des personnages peu bavards. L'important, pour le narrateur camusien, ne consiste pas à prouver des vérités comme dans une vraie chronique ou à produire des scènes purement surréalistes ; mais il s'agit, à travers une écriture blanche, de proposer une philosophie du comportement. La sensibilité de chaque lecteur est interpellée dans une dynamique de lecture des idéologies des personnages à travers les comportements, les échanges et les propos. Par rapport aux thèses politiques et sociales du roman, le style cache quelque chose de plus profond : une réflexion sur l'homme. Les multiples vérités doublées de leurs dénis que nous notons dans cette fiction cachent un malaise profond révélant les doutes et les inquiétudes humains. Camus propose, à travers ces abîmes stylistiques, une méditation sur la condition de l'homme en proie à la solitude et à l'angoisse. Fatal et humilié dans sa dignité, le sort de l'homme ne diffère pas de celui de ces rats morts dans l'indifférence que l'on écarte d'un coup de pied. Nous ne reviendrons pas sur la chosification, sur l'usure et sur la dépersonnalisation des indigènes assimilés à des bêtes de somme qui motive l'implantation des colonies ; mais le « scandale » réservé à l'homme de couleur en cette période de crise mérite réflexion de la part des intellectuels ; car « personne, chez nous, n'avait plus de grands sentiments » (P., 167).

¹² Yves Reuter, dans *L'Analyse du récit*, Paris, Nathan 2000, p. 36 évoque cette crise de la représentation qui se traduit par certaines imprécisions des cadres spatiaux et temporels en ces termes : « Le texte dans un va-et-vient incessant mélangera les renvois à notre univers tout en restant imprécis ou en brouillant les repères ou en modifiant à chaque fois certains éléments et on se trouvera sans doute confronté à des romans d'avant-garde ».

Frictions morales et subversions textuelles dans *La Peste* d'Albert Camus (Jean Denis NASSALANG)

Tous les personnages principaux de l'œuvre se présentent comme des silhouettes. Ils sont solitaires et incompris dans leurs démarches. La présence du docteur Rieux, la façon de nommer dans l'œuvre insinue un besoin d'assistance. Le nom Rieux qui pourrait être assimilé, dans un subtil jeu anthroponymique, à « Rien » révèle l'effacement progressif des fondements de la morale altruiste dans cette société faite de méfiances, de soupçons et de réserves. Camus semble nous révéler, à travers les soubresauts de son écriture¹³, que l'homme souffre d'indifférence, de mépris et d'oppression. A travers ce discours narrativisé signalant les paradoxes qui déstabilisent les relations au sein de ces habitants de la ville d'Oran, se lit le tragique de la condition humaine. Les hommes devenus insensibles aux souffrances des autres tiennent des propos malencontreux et/ou fallacieux. La dissimulation et le mensonge témoignent des crises de valeurs qui à leur tour soulignent le tragique du langage¹⁴. Il s'agit certes pour Camus de signaler les divisions notées au sein de la classe intellectuelle française pendant la guerre et qui opposait les résistants ou révolutionnaires victimes de souffrances aux partisans du gouvernement de Vichy et collaborateurs du fascisme. La position révolutionnaire de Camus incarnée par le Docteur Rieux le pousse à nourrir des réflexions dignes d'un philosophe face aux maux de la société :

Je dis seulement qu'il y a sur cette terre des fléaux et des victimes et qu'il faut autant qu'il est possible refuser d'être avec le fléau. Cela vous paraîtra peut-être un peu simple, et je ne sais si cela est simple mais je sais que cela est vrai. J'ai entendu tant de raisonnements qui ont failli me tourner la tête, et qui ont suffisamment tournés d'autres têtes pour les faire consentir à l'assassinat, que j'ai compris que tout le malheur des hommes venait de ce qu'ils ne tenaient pas un langage clair. J'ai pris le parti alors de parler et d'agir clairement pour me mettre sur le bon chemin. (P. 229)

Dans *La Peste*, nous sommes parfois face à des scènes qui révèlent des images incongrues que l'on retrouve dans la vie contemporaine. Les personnages abordent des questions dignes d'une analyse politique. Les questions liées à la décolonisation de l'Algérie

¹³ Michel Butor dans *Essais sur le roman*, Paris, Minuit, 1964, pp. 10-11 insiste sur cette nécessité de réforme stylistique : « La recherche de nouvelles formes romanesques dont le pouvoir d'intégration soit plus grand, joue donc un triple rôle par rapport à la conscience que nous avons du réel, de dénonciation, d'exploration et d'adaptation. Le romancier qui se refuse à ce travail, ne bouleversant pas d'habitudes, n'exigeant de son lecteur aucun effort particulier, ne l'obligeant point à ce retour sur soi-même, à cette mise en question de positions depuis le longtemps acquises, a certes, un succès plus facile, mais se fait le complice de ce profond malaise, de cette nuit dans laquelle nous nous débattons. »

¹⁴ A propos de cette crise du langage qui participe à la désarticulation des relations interpersonnelles, Pierre Van Den Zima nous fait saisir que « Les mots cessent de signifier et deviennent interchangeables : les différences sémantiques qui jadis les séparaient dans le cadre d'une pertinence socioculturelle relativement stable, commencent à s'effacer. Des significations comme "amour" et "haine" ; "paix" et "guerre" ; "liberté" et "servitude" commencent à se confondre et cessent de désigner des valeurs précises. », In « Indifférence et structures narratives dans *L'Etranger* », in *Albert Camus. Actes du colloque international du 19 Avril, à l'occasion du 25^{ème} anniversaire de la mort de l'écrivain*. Textes réunis par Paul F. Smets, Bruxelles, Éd. de l'Université, 1985, p. 85.

dont les remous se font sentir en cette période agitent les consciences de même que celles liées à la libération de la France occupée par les Allemands. Les intellectuels doivent prendre position en produisant des réflexions qui encouragent le peuple. Toutefois, d'autres trouvent leur confort en prenant le parti de ceux qui font l'histoire. Il faut dire que « ce sont les tragédies de l'histoire qui conduisent à s'interroger en termes nouveaux sur l'"essence" de l'homme et sur les abîmes du cœur humain.»¹⁵

Le bilan que se fait tout lecteur après avoir parcouru ce texte d'Albert Camus, est le plus souvent mitigé. *La Peste*, de par les prises de position des personnages bouscule les cadres habituels de la fiction. Camus semble nous proposer un ensemble de vérités qui lui tiennent à cœur. A travers une allégorie de la peste en tant que fléau qui menace la race animale, il analyse les abîmes du cœur humain. Le roman, dans un style assez simple présente la guerre avec ses conséquences douloureuses. Mais dans le fond, l'auteur aborde l'évolution des relations internationales et intercommunautaires à travers les tensions sociales qui motivent des mutations esthétiques et idéologiques. Ce qui donne par moments au roman une dimension historique¹⁶. Ce qu'il faut saisir entre les lignes de ce texte, c'est la critique faite par l'auteur des tyrannies contemporaines qui s'exercent à travers l'oppression et le désarroi imposés dont souffrent les plus faibles. Il soutient, à propos de sa génération qu'elle a hérité d'un ensemble de fléaux qui heurtent les consciences intellectuelles et motivent une réforme artistique :

Héritière d'une histoire corrompue où se mêlent les révolutions déçues, les techniques devenues folles, les dieux morts et les idéologies exténuées, où de médiocres pouvoirs peuvent aujourd'hui tout détruire mais ne savent plus convaincre, où l'intelligence s'est abaissée jusqu'à se faire la servante de la haine et de l'oppression, cette génération a dû, en elle-même et autour d'elle, restaurer à partir de ses seules négations un peu de ce qui fait la dignité de vivre et de mourir¹⁷.

Comme dans un traité de morale, ce récit romanesque donne un aperçu des malheurs du siècle présent. Par le biais des mœurs, des habitudes et des propos des personnages, la fiction met à nu les multiples élucubrations nées de l'image égoïste et parfois mesquine qui s'est développée avec la crise des valeurs et qui a fini par imposer un certain masochisme. Autrement dit, certaines prises de position justifient les ambiguïtés du style dans le roman et

¹⁵ Denis Labouret, *La littérature française du XXème siècle (1900- 2010)*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 121.

¹⁶ Anders classe *La Peste* dans la série des romans à portée historique. Il note dans *La Collection des prix Nobel de littérature*, éditée sous le patronage de l'Académie Suédoise et de la fondation Nobel, 1987, p. 23 ceci : « Dans son objectivité exacte et calme, ce récit d'un réalisme convaincant est cependant une émanation des expériences vécues au cours de la résistance et il célèbre la révolte que suscite au cœur de l'homme, profondément résigné et désillusionné, le mal conquérant.»

¹⁷ Albert Camus, *Discours de Suède*, prononcé à Oslo, le 10 Décembre 1957, www.ac-nice.fr/lettres/valbonne/file/camus, 09 Décembre 2018.

Frictions morales et subversions textuelles dans *La Peste* d'Albert Camus (Jean Denis NASSALANG)

signalent par-delà les équivoques à multiples étages où il est souvent difficile de démêler l'opportunisme et l'engagement sincère au service de la cause sociale. L'univers de *La Peste* dissimule ainsi les inquiétudes et les blessures morales de l'heure:

Quand une guerre éclate, les gens disent "ça ne durera pas, c'est trop bête". Et sans doute, une guerre est certainement trop bête, mais cela ne l'empêche pas de trop durer. La bêtise insiste toujours, on s'en apercevrait si l'on ne pensait pas toujours à soi. Nos concitoyens, à cet égard étaient comme tout le monde, ils pensaient à eux-mêmes, autrement dit, ils étaient humanistes : ils ne croyaient pas aux fléaux. Le fléau n'est pas à la mesure de l'homme, on se dit donc que le fléau est irréel, c'est un mauvais rêve qui va se passer. (*P.*, 41)

Dans la pensée camusienne, le roman n'est qu'un prétexte pour soulager sa peine. C'est-à-dire que l'auteur de *La Peste* est conscient que pour dire certaines vérités dérangeantes, il faut les faire passer au tamis de la rhétorique, de la fiction. Celle-ci s'arroge la primeur ou devient un moyen pour transmettre une vérité amère qui pourrait susciter des ennuis. Dans ce cas, le roman transgresse sa fonction générique qui faisait de lui une pure fiction purement imaginée. Cette réflexion est plus qu'une histoire narrée. Elle relève d'un constat et sonne comme un appel au changement de mentalité. Le mercantilisme naissant des siècles précédents a fini par installer un climat d'indifférence et de désacralisation des dogmes sociaux liés à la solidarité et à la cohésion du groupe. Les rapports entre humains se sont dilacérés au point d'oblitérer la sensibilité et les instincts de compassion qui poussaient l'humain à défendre son frère. De ce fait, l'exploitation de l'homme par son semblable devient une pratique légale. L'occupation des peuples jugés primitifs, avec ses cortèges de souffrances et d'horreurs, est désormais légalisée et trouve des théoriciens qui la défendent. C'est cette détérioration du tissu social qui a débouché aux grands fléaux que constituent les deux guerres mondiales. A cet effet, le texte de *La Peste*, comme le remarquent certains critiques, se confond avec une chronique et la colonie algérienne devient une allégorie du monde et particulièrement de la France occupée par les nazis :

Dès lors se trouvaient parfaitement établies les assises de l'humanisme dont l'admirable récit de *La Peste* allait proposer la somme. La ville d'Oran livrée à la peste et coupée du monde était en un sens l'image de la France occupée et meurtrie, mais plus largement le symbole de la terre, de la planète errante et minuscule, où est apparue la conscience de l'homme affronté à l'évidence du malheur et de la solitude.¹⁸

Conclusion

Jadis conçu comme une histoire imaginaire destinée à un lectorat féminin épris de sensations hallucinatoires, le roman devient avec les réalistes, un canal d'exposition de

¹⁸ Pierre Henri Simon, *Histoire de la littérature française au XXème*, Paris, Armand Colin, 1967, p. 163.

misères sociales. Il faut exprimer les malaises du bas peuple réduit au silence par la misère et par tant d'autres formes d'humiliations. Il permet aux intellectuels de faire une étude assez éloquente de la psychologie, des mœurs et des déboires humains. Même si le texte de *La Peste* garde une dimension imaginaire inhérente au roman, le récit oscillant entre fiction et témoignage. Il prend les allures d'un témoignage indirect, pour reprendre l'expression de Pol Gaillard (1972, p. 29), « La chose n'est pas niable. *La Peste* est un témoignage indirect, mais d'une profondeur d'observation extrêmement puissante et convaincante sur l'oppression nazie dans notre pays. Précisément parce que ce témoignage est indirect, Camus a été obligé de rechercher la vérité la plus profonde sous la surface des événements particuliers et des sentiments vécus par chacun. Il a voulu et il a su atteindre l'essentiel. »

C'est dans ce contexte de tension à la fois sociale et linguistique que se situe l'idéologie camusienne développée dans *La Peste*. Le climat délétère du moment ayant imprimé dans la conscience de l'auteur des frictions psychologiques qui impulsent une esthétique bousculant les frontières traditionnelles de la fiction, du roman. Le contenu intellectuel et moral de l'œuvre, comme dans une chronique, pousse le lecteur à méditer sur les tares de la société contemporaine.

Bibliographie

- ANDERS, 1987, *La Collection des prix Nobel de littérature*, éditée sous le patronage de l'Académie Suédoise et de la fondation Nobel,
- BARTHES Roland, 1965, « Lettre d'Albert Camus à Roland Barthes sur *La Peste* » in *Œuvres complètes*, tome I, Paris, Seuil 1942- 1965.
- BUTOR Michel, 1964, *Essais sur le roman*, Paris, Minuit.
- CAMUS Albert, 1957, *L'Exil et le royaume*, Paris Gallimard.
- CAMUS Albert, 1939, *Noces*, Paris Gallimard.
- CAMUS Albert, *Discours de Suède*, prononcé à Oslo, le 10 Décembre 1957, www.ac-nice.fr/lettres/valbonne/file/camus
- CESAIRE Aimé, 1955, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine.
- CRYLE Peter, *Bilan Critique : L'Exil et le royaume d'Albert Camus, essai d'analyse*, Paris, Minard, 1973.
- DE BOISDEFFRE Pierre, 1953, *Métamorphose de la littérature de Proust à Sartre*, Paris, Editions Alsatia.

Frictions morales et subversions textuelles dans *La Peste* d'Albert Camus
(Jean Denis NASSALANG)

- DECAUDIN Michel, 1964, *XX^{ème} siècle français. Les Temps modernes*, Paris, Editions Seghers.
- GAILLARD Pol, 1972, *La Peste d'Albert Camus. Analyse critique*, Paris, Hatier.
- JAUSS Hans Robert, 1978, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard.
- LABOURET Denis, 2013, *La littérature française du XX^{ème} siècle (1900- 2010)*, Paris, Armand Colin.
- NDIAYE Amadou Falilou, 1985, *Camus l'Africain*, Paris 4, Thèse de Doctorat de 3^{ème} cycle.
- NDIAYE Amadou Falilou, 1988, « La représentation de l'arabe dans *L'Etranger* d'Albert Camus » *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines*, n^o 18, Dakar, NEA.
- RABATEL Alain, 2008, *Homo narrans. Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit*, tome II, Limoges, Editions Lambert-Lucas.
- REUTER Yves, 2000, *L'Analyse du récit*, Paris, Nathan.
- SARTRE Jean Paul, 1947, « Aller et retour », in. *Situation I*, Paris, Gallimard.
- SIMON Pierre Henri, 1967, *Histoire de la littérature française au XX^{ème}*, Paris, Armand Colin.
- SIMON Pierre Henri, 1973, *L'Homme en procès*, Paris, Payot.
- VAN DEN ZIMA, Pierre, 1985, « Indifférence et structures narratives dans *L'Etranger* », in *Albert Camus. Actes du colloque international du 19 Avril, à l'occasion du 25^{ème} anniversaire de la mort de l'écrivain*. Textes réunis par Paul F. Smets, Bruxelles, Éd. de l'Université.